

Puisqu'enfin les efforts théoriques du centre prennent une direction que j'ai toujours souhaitée, le texte de mon exposé du 10 mars 1980 pourrait tout-à-coup rencontrer un certain intérêt.

§1 Donner des raisons, dire pourquoi, c'est fournir une explication et vice-versa.

Les concepts 'raison et 'explication' sont étroitement reliés. Se donner ou donner une raison de quelque chose, c'est fournir une explication de ce quelque chose. [La prédiction, en revanche, n'est pas la même chose (pace HEMPEL).] C'est pourquoi une façon d'approcher le problème de la raison est de commencer par examiner comment une explication fonctionne et de situer la raison dans le processus d'explication. En d'autres termes, dans ce premier essai, je cherche de traiter de la raison, sans trop en parler; je la vise, pour ainsi dire, 'par la bande'.

KANT dit "...expliquer veut dire déduire d'un principe que l'on peut connaître et indiquer clairement" (Kritik der Urteilskraft, Suhrkamp X, 531).

L'idée, qu'une explication comprend une déduction à partir de principes ou lois, a été exprimée par la suite plus ou moins clairement par divers auteurs, pour aboutir à l'analyse, par POPPER (1934/35), de l'explication causale, et par HEMPEL et OPPENHEIM (1948), de l'explication scientifique. Il me semble que ces auteurs se sont trop exclusivement intéressés à l'aspect déduction et aux problèmes qui découlent de sa formalisation. Ces problèmes paraissent inextricables; c'est tout au moins l'impression qui se dégage (pour moi) des quelques huit cents pages du livre "Wissenschaftliche Erklärung und Begründung" de STEGMÜLLER (et je néglige les plusieurs centaines de pages subséquentes, dans lesquelles l'auteur reprend la question). Mais, si - à mon avis - les concepts de raison et d'explication sont solidaires, le schéma de HEMPEL et OPPENHEIM de l'explication n'est pas capable de rendre compte convenablement des raisons.

(J'omets ici le bref exposé du schéma d'une explication selon HEMPEL et OPPENHEIM, que j'ai fait (i) parce que ce schéma est celui qui a été le plus discuté dans la littérature épistémologique contemporaine et surtout (ii) parce que sa critique m'a permis de formuler les thèses que j'ai désirées exposer).

§2 Une explication doit répondre à une question 'précise'.

Une explication est une réponse à une question 'pourquoi'. C'est trivial, mais souvent on oublie cette trivialité. HEMPEL et OPPENHEIM disent bien qu'une explication répond à la question 'pourquoi' et non pas à la question 'comment', mais dans leur schéma, la question ne figure plus. On déduit une proposition d'autres propositions. On a une réponse, mais souvent on ne sait pas à quelle question précise. On prétend expliquer un fait au lieu de répondre à une question au sujet de ce fait. En d'autres termes, on agit comme si un fait en soi demandait une explication et comme si, à propos d'un fait, il n'y avait qu'une seule question que l'on pourrait se poser. Or, en général, ce n'est pas le cas. Je dirais même, que cela n'est jamais le cas.

Il s'en suit (i) que la mise en question est essentielle et (ii) que la simple question 'pourquoi' n'est pas suffisante, est encore trop vague. Elle constitue seulement le côté positif de la question. Pour être précise, elle doit être complétée par son côté négatif. Une question précise, qui déclenche une explication, est toujours de la forme: "Pourquoi ceci et non pas cela ?", "Pourquoi ainsi et non pas autrement ?", où évidemment le 'cela' et 'l'autrement' sont explicités.

Souvent, le côté négatif n'est pas formulé mais sousentendu, i.e. d'une mise en question (c'est) seulement le côté positif (qui) émerge formulé comme question. Mais pour comprendre et apprécier une explication, il faut connaître les deux côtés de la mise en question. "Pourquoi as-tu rangé les cartes ainsi ?". "Parce que horizontalement c'est plus joli que verticalement". Il avait complété la question: "... ainsi et non pas verticalement ?".

L'analyse de la raison à partir des questions est importante, parce que, dans la situation expérimentale, on n'assiste que très rarement à une mise en question spontanée. Presque toujours, (c'est) une question de l'expérimentateur (qui) déclenche la recherche d'une raison.

Tout ce que je viens de dire sur les deux côtés de la question ne veut évidemment pas dire que l'expérimentateur doit⁺ poser des questions complètes, mais simplement, qu'avant de répondre à une question incomplète, le sujet la complète nécessairement. La reconstruction de ce côté négatif, la reconstruction de cette face cachée de la lune est pleine d'intérêt et très importante dans une recherche sur la raison.

Lorsqu'on doit affronter une question 'pourquoi' dans une situation où le côté négatif n'arrive pas à prendre forme, où donc on ne trouve rien qui semble exiger une réponse, on est d'abord perplexe: "(Qu'est-ce-) que me veut celui-là ?", puis on essaie de compléter la question tant bien que mal.

§3 Dialectique et explication

Dans une explication on met donc en relation des possibilités non réalisées (à laquelle se rapporte précisément le côté négatif de la question) et un état de fait (qui est visé par le côté positif de la question).

Notez que je me mets dans une situation où l'état de fait lui-même n'est pas mis en question, mais accepté comme tel et comparé à d'autres états possibles. La mise en question de l'état de fait lui-même pourrait être analysée selon des principes semblables à ceux que j'expose maintenant, mais il s'agit là d'un autre problème, dont nous n'avons pas à nous occuper.

On explique donc l'écart d'un état de choses par rapport à un ou à plusieurs autres états privilégiés (de référence, de comparaison; dans certaines situations on peut les qualifier d'attendus ou même normaux). Toutes ces qualifications n'ont rien d'absolu, mais sont toujours relatives à une situation d'explication bien précise.

La question révèle ou crée un déséquilibre, que la réponse essaie de rétablir en montrant pourquoi l'état ou les états privilégiés ne sont pas réalisés et pourquoi l'état observé l'est.

"Une situation immédiatement donnée est en réalité ce qu'elle est pour nous, parce qu'elle n'est pas pour nous. Une situation devient déterminée par son immersion dans un ensemble de situations possibles, nonactualisées, mais éventuellement actualisables."(*)

Plus la variété des états possibles envisagés est grande, plus sera riche (i.e. stable) l'équilibre rétabli par une explication réussie.

"Au moins une partie de ce qui est connu sous le nom de dialectique peut être rendue plus précise et se laissera probablement formaliser en faisant appel à la notion des "mondes possibles" ou mondes alternatifs."

§4 Une explication ne doit pas être rigide.

Dans une situation d'explication, on a affaire à plusieurs (au moins deux) états. Dans une explication satisfaisante, l'état de choses que l'on explique, l'explanandum, n'est pas un cas isolé, mais un cas parmi d'autres, dont chacun aurait pu être expliqué par une modification appropriée de l'explication avancée. Il faut pouvoir indiquer les circonstances dans lesquelles les états de comparaison auraient pu se réaliser. Cela me permet de dire pourquoi ce qui est le cas est le cas, et ce qui n'est pas le cas ne l'est pas.

"Chaque fois que j'ai réfléchi à ce que j'avais à dire au sujet de la dialectique, j'ai eu envie de commencer ainsi: il est dialectique de répondre 'oui' et 'non', d'envisager 'ainsi', mais aussi 'autrement'; de séparer le oui du non, l'ainsi de l'autrement, d'expliquer comment, quand et pourquoi, oui ou ainsi et comment, quand et pourquoi non".

(*) Les citations (ici et ailleurs) sont de ma contribution au (23^e) symposium sur la dialectique.

J'appelle rigide une explication qui ne remplit pas ces conditions et n'est capable d'expliquer qu'un seul état de choses isolé. Il s'agit alors en fait d'une pseudo-explication qui n'explique rien et n'a que la forme d'une explication. Une des difficultés d'une analyse purement formelle et syntactique du problème provient du fait que toute caractérisation purement formelle des explications est insuffisante. (J'omets ici un exemple grotesque, mais très instructif, dû à W. SALOMON (1971) qui met en évidence le caractère factice d'une explication rigide.)

§5 La directionnalité de certaines explications

Dans le cas d'une explication authentique (non-rigide), on peut numéroter les états de choses - celui qui est réalisé et les autres états possibles envisagés - et de même manière aussi les variantes de l'explication qui leur correspondent. On obtient ainsi une paramétrisation de l'explication. Souvent, en physique, p.ex., cette paramétrisation prend la forme d'une dépendance fonctionnelle entre les états de choses considérés et les explications correspondantes. Et j'aimerais - pour finir - dire quelques mots sur ce que l'on peut rencontrer en de pareils cas. Il me semble que cela pourrait nous ouvrir des perspectives intéressantes.

Considérons un pendule mathématique. On a entre la longueur l , la période T et l'accélération terrestre g la dépendance fonctionnelle suivante

$$\frac{l}{T^2 g} = \frac{1}{4\pi^2}$$

Etant donné une certaine longueur et une certaine accélération terrestre, on trouve une certaine période. Changeons la longueur et/ou l'accélération terrestre et la période changera. Cela explique ceci.

Mais voilà la question troublante: Pourquoi sommes-nous peu enclins à expliquer la longueur d'un pendule par sa période (à g donné) et encore moins l'accélération terrestre par la longueur et la période du pendule, alors que l'explication de la période par la longueur et l'accélération terrestre ne nous rebute pas du tout? A quoi tient cette directionnalité introduite dans une dépendance fonctionnelle qui par elle-même n'en présente aucune. Or, cette directionnalité semble devoir être présente, si nous

voulons utiliser une dépendance fonctionnelle dans une explication.

Je pense que la directionnalité peut s'expliquer par les interventions humaines possibles. Nous pouvons expliquer, p.ex., la longueur d'un pendule, sans avoir recours à sa période et nous le pouvons parce que nous savons produire un pendule de longueur donnée sans nous occuper de sa période, mais en utilisant une règle graduée. Mais je ne sais pas comment nous pourrions produire un pendule de période donnée sans nous occuper de sa longueur.

L'argument, que je viens d'exposer, est inspiré par CAMPBELL(1920), qui l'utilise dans la discussion de la causalité. Mais la cause n'est qu'une raison particulière. De plus, la situation de recherche de raisons en présence de dépendances fonctionnelles n'est pas si rare dans l'expérience ordinaire (des adultes, p.ex.). Il s'en suit (pour moi), que l'asymétrie que l'on constate dans les mouvements (de la pensée) de la longueur vers la période et de la période vers la longueur, que cette asymétrie est un indice de questions épistémologiques intéressantes en relation avec le problème des raisons.

Edgar Ascher
Janvier 1981